



**HAL**  
open science

## La provocation situationniste

Matthieu Remy

► **To cite this version:**

Matthieu Remy. La provocation situationniste. Culture de la provocation, Presses Universitaires de Nancy, 2007, 978-2-86480-751-3. hal-04535450

**HAL Id: hal-04535450**

**<https://hal.science/hal-04535450>**

Submitted on 6 Apr 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## *La provocation situationniste*

La revue *Internationale Situationniste* est connue pour avoir joué un rôle non négligeable dans les événements de mai 1968 en France. On lui doit quelques-uns des slogans-phases de cette période et c'est Guy Debord, son maître d'œuvre, qui développa le concept de « société du spectacle », utilisé à raison depuis pour désigner une organisation des hommes entre eux où l'image sociale et les rapports de production ont été falsifiés au profit d'une tyrannie qui ne dit pas son nom, récupérant toutes les tentatives de révolte et appuyant son emprise sur la transformation de l' « être » en « avoir ».

Avant-garde « discrète » mais douée d'une renommée considérable plus de trente ans après son autodissolution, l'Internationale Situationniste a constitué un temps fort de l'histoire culturelle et artistique récente, imposant une stylistique à la fois agressive et altière, et pratiquant le « détournement » du matériel idéologique et artistique dominant avec une ironie féroce.

De 1957 à 1972, à la suite des scandales dadaïstes et surréalistes, en suivant l'enseignement des lettristes d'Isidore Isou – fervents amateurs de scandales eux aussi - puis en se joignant aux Enragés de Nanterre, les situationnistes ont marqué la culture de la provocation des Trente Glorieuses, fustigeant les intellectuels de leur temps, critiquant les premiers la politique d'urbanisme de l'après-guerre, en appelant à la fois à Saint Just, Lautréamont, Arthur Cravan et à Karl Marx.

### *I. L'ultime avant-garde.*

A bien des égards, L'Internationale Situationniste pourrait bien être considérée comme la dernière avant-garde ayant marqué l'histoire du XX<sup>ème</sup> siècle. Ceci, parce qu'elle réalisa – au moins théoriquement – le rêve de toutes les avant-gardes modernes : allier réflexion sur la culture, révolution esthétique et pratique politique.

Nourrie des écrits d'Asger Jorn, l'un des maîtres d'œuvres du mouvement CoBrA, l'Internationale Situationniste est née de l'Internationale Lettriste, aile dissidente du lettrisme d'Isidore Isou s'étant orientée vers une critique de fond de la vie quotidienne, de l'art moderne et de l'urbanisme. Là, Guy Debord s'attache dès 1952, avec Gil J. Wolman, à ruiner l'esthétique cinématographique dominante et réalise un film intitulé *Hurlements en faveur de Sade*, entièrement constitué de séquences noires pendant lesquelles plusieurs voix récitent des extraits du Code civil ou des slogans frondeurs. « Les arts futurs seront des bouleversements de situations ou rien », « la police parisienne est forte de 30 000 matraques », « Nous étions prêts à faire sauter tous les ponts mais les ponts nous ont fait défaut » professe-t-on alors qu'est énoncée la fameuse phrase de Saint Just : « Le bonheur est une idée neuve en Europe ». Le film s'achève sur une sentence mélancolique, « nous vivons en enfants perdus nos aventures incomplètes » qui inaugure une séquence noire et silencieuse de 24 minutes<sup>1</sup>.

Chaque projection du film de Debord se soldera par un tumulte violent, les amateurs de cinéma expérimental n'étant apparemment pas prêts pour une telle « expérience des limites ». Quelques mois avant, un film de Gil J. Wolman, *L'Anticoncept*, exclusivement

---

<sup>1</sup> Longtemps invisibles, les films de Guy Debord sont aujourd'hui disponibles en DVD (coffret *Contre le cinéma*) et ressortent en salles.

composé de ronds blancs projetés sur ballon-sonde, sera interdit par la censure, en même temps que *Freaks* de Tod Browning.

Sous ces auspices, L'Internationale Lettriste poursuit un travail de sappe de la bonne conscience d'avant-garde en se désolidarisant des restes moribonds du surréalisme pour revendiquer de préférence la paternité du dadaïsme, plus iconoclaste aux yeux des futurs situationnistes. Le périodique *Potlatch*, organe de l'Internationale Lettriste et bulletin ronéotypé que les lettristes révolutionnaires ne vendent pas mais envoient à des abonnés triés sur le volet, constituera une efficace entreprise de déstabilisation. Les articles sont véhéments, cultivés, sarcastiques. On fustige les intellectuels en vogue, on cloue Le Corbusier au pilori pour déplorer l'assassinat de Paris par les urbanistes, on élabore les premières théories de la dérive, du détournement, de la « situation construite », armes nécessaires à une révolution poétique et politique de la vie quotidienne. Saint Just est à nouveau cité : « Ceux qui font des révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau » tandis que de nouveaux slogans sont fabriqués : « La beauté, quand elle n'est pas une promesse de bonheur, doit être détruite ».

Les rédacteurs de *Potlatch* proposent aussi d'écrire sur les murs en choisissant les lieux des graffiti grâce à une science nouvellement créée, la psychogéographie, définie comme l'« étude des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif des individus »<sup>2</sup>. Ainsi, à proximité des usines Renault il est conseillé d'inscrire « Vous dormez pour un patron » plutôt que « des femmes pour les Kabyles », réservé à la rue Séverin. Guy Debord ne cachera jamais avoir considéré comme sa première véritable « œuvre » l'inscription du slogan « Ne travaillez jamais » en 1952, rue de Seine à Paris, avant que ne soit publié le scénario de son film *Hurlements en faveur de Sade* dans la revue *Ion*.

Si l'Internationale lettriste revendique la plus grande autonomie, c'est non seulement en raison d'une nécessaire « stratégie de distinction » mais aussi pour pouvoir tout reprendre à zéro dans un champ culturel qui lui semble presque totalement compromis. Dans un texte intitulé « Pourquoi le lettrisme ? », Debord et Wolman tentent de dépasser leur propre « doctrine », le lettrisme, pour lui substituer ce qui annonce les travaux situationnistes :

La dernière après-guerre en Europe semble bien devoir se définir historiquement comme la période de l'échec généralisé des tentatives de changement, dans l'ordre affectif comme dans l'ordre politique. [...] Après l'incomplète libération de 1944, la réaction intellectuelle et artistique se déchaîne partout : la peinture abstraite, simple moment d'une évolution picturale moderne où elle n'occupe qu'une place assez ingrate, est présentée par tous les moyens publicitaires comme le fondement d'une nouvelle esthétique. L'alexandrin est voué à une renaissance prolétarienne dont le prolétariat se serait passé comme forme culturelle avec autant d'aisance qu'il se passera du quadriges ou de la trirème comme moyens de transport. Des sous-produits de l'écriture qui a fait scandale, et que l'on n'avait pas lue, vingt ans auparavant, obtiennent une admiration éphémère mais retentissante : poésie de Prévert ou de Char, prose de Gracq, théâtre de l'atroce crétin Pichette, tous les autres<sup>3</sup>.

Fondée à l'été 1957 lors de la conférence de Cosio d'Arroscia, l'Internationale Situationniste poursuivra cette politique de l'invective tout en s'orientant progressivement vers la construction d'une théorie néo-marxiste, que l'on pourrait rapidement qualifier de « conseilliste », avec en ligne de mire la critique de toutes les formes modernes de « réification ». La révolution des conditions de vie, la critique de l'aliénation, la réflexion véhémement sur la culture ne sont pas abandonnés : dans le sillage des écrits du philosophe

<sup>2</sup> *Internationale Situationniste*, n°1, p. 13.

<sup>3</sup> G. Debord, G. Wolman, « Pourquoi le lettrisme ? », *Potlatch*, n° 22, dans G. Debord présente, *Potlatch (1954-1957)*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1996, pp. 174-175.

Henri Lefebvre, récemment exclu du PCF, les situationnistes tentent de réfléchir à une praxis politico-artistique et mettent en scène un certain nombre de scandales, éditant des tracts à la stylistique acérée et élaborant une stratégie du détournement iconoclaste et irrévérencieuse.

La revue a ses bêtes noires et va jusqu'à inscrire en lettres capitales dans ses pages « Georges Lapassade est un con » ou « Si vous lisez *Planète* à haute voix, vous sentirez mauvais de la bouche », faisant référence à la revue de Louis Pauwels, futur inventeur du terme « sida mental » à propos de l'humoriste Coluche. *Internationale Situationniste* brocarde aussi les écrivains censés représenter le renouveau dans le monde littéraire, de « Françoise Sagan-Drouet » à Alain Robbe-Grillet en passant par la nouvelle vague de poètes américains : « l'odeur d'œufs pourris que répand l'idée de Dieu enveloppe les crétins mystiques de la *beat generation* »<sup>4</sup>. Pour créer un véritable élan de créativité révolutionnaire, la revue s'attaque aussi et surtout à la propriété littéraire, qu'elle entend détruire purement et simplement : « La règle dans ce bulletin est la rédaction collective (...) Nous sommes opposés à la survivance de formes telles que la revue littéraire ou la revue d'art. Tous les textes publiés dans *Internationale situationniste* peuvent être librement reproduits, traduits ou adaptés, même sans indication d'origine »<sup>5</sup>.

Par ailleurs, elle s'applique à régler ses comptes avec le surréalisme et ses thuriféraires. Pour ce faire, elle va en revenir à une pratique du scandale qui fit les beaux jours des partisans d'André Breton, déjà particulièrement brocardé dans *Potlatch*. Ainsi, lors d'une conférence organisée en novembre 1958 sur le thème « Le surréalisme est-il mort ou vivant ? », Guy Debord viendra suggérer le point de vue situationniste en montant à la tribune pour se contenter de mettre en marche un magnétophone diffusant sa voix, agrémentée d'intermèdes joués à la guitare. Cette petite mise en scène fera perdre tout sang-froid aux partisans surréalistes, dont Jean Schuster, André Breton lui-même et Benjamin Péret, tandis que le texte récité marquera toute la morgue affichée par les situationnistes pour une avant-garde à leurs yeux périmée. « Les rêves surréalistes correspondent à l'impuissance bourgeoise, aux nostalgies artistiques, et au refus d'envisager l'emploi libérateur des moyens supérieurs de notre temps »<sup>6</sup> explique la voix enregistrée, ironiquement suivie d'applaudissements dithyrambiques alors qu'une voix féminine, tout droit sortie d'une publicité radiophonique, termine ainsi : « Mais n'oubliez pas que votre problème le plus urgent reste de combattre la dictature en France ». Les situationnistes ont incontestablement repris à leur compte l'usage du scandale et l'ont prouvé devant ceux-là mêmes qui n'en produisent plus guère.

Isolée du monde intellectuel de son époque, L'Internationale Situationniste est par ailleurs à la pointe d'une critique politique d'avant-garde, parfois proche du groupe *Socialisme ou Barbarie*. Et si l'engagement sartrien reste particulièrement moqué par l'I.S., Guy Debord et Michèle Bernstein n'hésiteront pas à signer le Manifeste des 121, se déclarant tout à fait solidaires du texte, assumant toutes les conséquences judiciaires d'un tel acte. Tout aussi insouciantes d'éventuelles conséquences pénales, les situationnistes prendront fait et cause pour l'un d'entre eux, Alexander Trocchi, lors de son arrestation à New York pour usage de stupéfiants. Conscients que le collaborateur de la revue est non seulement un usager d'héroïne mais qu'il se livre aussi à des actes de revente, ils le défendront dans une résolution adoptée lors de la Quatrième Conférence de l'Internationale Situationniste : « la conférence DECLARE que Trocchi ne peut en aucun cas être impliqué dans un trafic de drogues – il s'agit clairement d'une provocation policière par laquelle les situationnistes ne se laisseront pas intimider ; AFFIRME que le fait de consommer de la drogue est sans importance (...) »<sup>7</sup>

<sup>4</sup> *Internationale Situationniste*, n°1, p. 4.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>6</sup> Cité par Christophe Bourseiller dans *Histoire générale de l'ultra-gauche*, Paris, Denoël, 2003, p. 295.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 300.

Jusqu'aux événements de mai 68 et en particulier à travers le scandale de Strasbourg et l'édition de la brochure *De la misère en milieu étudiant*, les situationnistes ne cesseront d'éditer tracts, affiches et numéros de la revue *Internationale situationniste* fustigeant dans l'invective et l'injure les compromissions des intellectuels ou le cynisme d'un système politique complice de la gigantesque entreprise de spectacle propageant l'aliénation des consciences. Mais ils trouveront tout particulièrement avec l'agitation étudiante un événement où appliquer leurs théories d'émancipation et de critique générale de la société capitaliste et spectaculaire. Et l'on reconnaîtra dans l'iconographie et la stylistique du mouvement de nombreux emprunts à leur revue, tandis que les situationnistes, qui se joindront aux Enragés de Nanterre, tenteront vainement de transformer la Sorbonne en gigantesque assemblée générale cherchant à substituer aux revendications estudiantines leur désir de révolution totale.

## II. Une certaine stylistique de la provocation

La stylistique situationniste mérite un temps d'arrêt car par ses procédés elle constitue une véritable nouveauté dans la culture de la provocation qui parcourt le désir avant-gardiste. Le style situationniste possède des caractéristiques structurelles particulièrement intéressantes non seulement pour les historiens mais aussi pour les chercheurs en littérature.

En recourant massivement à la culture classique pour la subvertir, aux images de masse – bandes dessinées, revues de charme, etc. – pour les détourner, les situationnistes ont créé une véritable stylistique de la provocation. Elle est remarquable au moins à deux niveaux, auxquels il faut ajouter celui du détournement, lien avec les grands provocateurs de la littérature et dénominateur commun d'une culture contemporaine de la provocation.

Les situationnistes ont marqué leur prédilection pour une figure de style appelée « antimétabole ». Bernard Dupriez en donne cette définition dans le *Gradus* : « Deux phrases font pour ainsi dire entre elles l'échange des mots qui les composent, de manière que chacun se trouve à son tour à la même place et dans le même rapport où était l'autre »<sup>8</sup>. Ce dernier remarque d'ailleurs que l'originalité de cette figure rhétorique l'a rendue très à la mode chez les existentialistes. On la retrouve très fréquemment chez Marx<sup>9</sup> et c'est peut-être cette fréquentation des textes du philosophe qui explique son usage récurrent par Guy Debord. Le projet révolutionnaire est ainsi présenté, dans *La Société du Spectacle*, comme « la conscience du désir et le désir de la conscience »<sup>10</sup>. Elle permet ainsi à l'auteur de se saisir d'une pensée soit pour la prolonger - c'est le cas des détournements de Marx ou Hegel dans *la Société du Spectacle* - soit pour la contredire en en inversant la logique. Dans ce dernier cas, il s'agit de faire apparaître la contradiction interne d'un discours ennemi puis de le renverser pour en démontrer la friabilité. Jouant ainsi avec les mots, Debord évoque les possibles renversements révolutionnaires qu'offre une manipulation rhétorique : « Il ne s'agit pas de mettre la poésie au service de la révolution, mais bien de mettre la révolution au service de la poésie. C'est

<sup>8</sup> B. Dupriez, *Gradus, les procédés littéraires*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1984, p. 53. Jean Mazaleyrat et Georges Molinié fournissent quant à eux cette définition : « Figure macrostructurale selon laquelle on opère une permutation pour déplacer symétriquement des termes qui se répètent exactement à travers la reprise des supports syntaxiques, de membre de phrase à membre de phrase ou de phrase à phrase (...). Elle marque toujours assez évidemment son artifice ». J. Mazaleyrat, G. Molinié, *Vocabulaire de la stylistique*, Paris, P.U.F., 1989.

<sup>9</sup> On trouve un exemple dans *L'Idéologie Allemande*, qui traite précisément du renversement de l'être en chimère d'être, où Marx invite à une inversion du principe directeur de la philosophie : « Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience ». (K. Marx, *Philosophie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1997, p. 308.) Une plus célèbre tournure voit la « Misère de la philosophie » associée à la « Philosophie de la misère ».

<sup>10</sup> G. Debord, *La Société du Spectacle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1997, p. 53.

seulement ainsi que la révolution ne trahit pas son projet<sup>11</sup> ». En mai 68, on retrouvera dans les tracts des Enragés et sur les murs des universités le slogan suivant : « Je prends mes désirs pour la réalité car je crois en la réalité de mes désirs ».

L'autre caractéristique majeure est l'immédiateté des slogans inventés par les situationnistes et comme l'écrit Raoul Vaneigem en exergue d'un tract dénonçant le plagiat des thèses situationnistes : « le qualitatif est notre force de frappe ». En détournant à notre tour l'un des plus brillants stylistes de l'I.S., on pourrait même avancer que c'est le « qualificatif » qui est la force de frappe de ces militants d'un genre nouveau, alliant poésie révolutionnaire et recherche théorique sur les nouveaux domaines colonisés par l'aliénation contemporaine.

Forts de leur héritage lettriste, des embaardées vindicatives de *Potlatch*, du désir de mettre la poésie politique devant les yeux de tous en l'écrivant sur les murs, les situationnistes recherchent la formule-choc, celle qui ornera tracts et revues que l'on invite à diffuser autour de soi, à reproduire même sans indication d'origine. Pour que les idées circulent et favorisent l'élaboration des « situations » révolutionnaires, il faut cultiver toute la malléabilité de l'écriture fragmentaire, de l'aphorisme politique, de la maxime classique pour percuter la rhétorique de l'adversaire, la retourner et la subvertir.

Dans la célèbre brochure *De la misère en milieu étudiant*, en 1966, l'esprit situationniste s'exprime par des formules marquantes où il est question de « Rendre la honte plus honteuse encore en la livrant à la publicité ». L'essentiel est de choquer les esprits habitués à la vulgate contestataire considérée comme un élément de la falsification généralisée du sens et du langage critique. On lit donc ceci dès les premières lignes : « Nous pouvons affirmer, sans grand risque de nous tromper, que l'étudiant en France est, après le policier et le prêtre, l'être le plus universellement méprisé ».

Le petit livret, dont le titre exact est *De la misère étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier*, est une provocation émanant directement d'un scandale plus large. En effet, c'est après que quelques étudiants ont réussi à prendre la tête de l'AFGES (Association fédérative générale des étudiants de Strasbourg) que les situationnistes ont pu y trouver l'ouverture rêvée pour infuser à l'université leurs idées révolutionnaires. Ainsi, à la rentrée 1966, le cours d'Abraham Moles, théoricien de la cybernétique et vieil ennemi des situationnistes, est interrompu par un jet de tomates mûres. En novembre, on trouvera sur les murs de Strasbourg une affiche d'inspiration situationniste intitulée *Le Retour de la colonne Durutti* où une bande dessinée a vu ses phylactères être remplacés par des slogans pour le moins politiques. Dans l'une de ses cases est reproduit *La mort de Sardanapale* de Delacroix, agrémenté d'une légende éloquente (« Aussi se hâtèrent-ils d'accomplir les menues besognes nécessitées par la défense des intérêts étudiants »). Comme l'expliqueront les situationnistes, il s'agit aussi et surtout de détourner pour provoquer.

La diffusion de la brochure *De la misère en milieu étudiant* donnera là aussi l'occasion d'une provocation envers les autorités universitaires. Le 22 novembre 1966, à l'occasion de la cérémonie d'ouverture du Palais universitaire, les situationnistes et leurs acolytes vont distribuer gratuitement leur nouvelle production (tirée à dix mille exemplaires aux frais de l'UNEF), après avoir obtenu l'autorisation du recteur d'en déposer un exemplaire sur chaque siège. La brochure a été présentée comme un supplément spécial au numéro 16 d'*Etudiants de France*, organe officiel de l'AFGES.

On y trouve des jugements définitifs sur la condition étudiante et sur la soumission de la jeunesse en général : « esclave stoïcien, l'étudiant se croit d'autant plus libre que toutes les

<sup>11</sup> « All the king's men », *Internationale Situationniste*, n° 8, p. 31.

chaînes de l'autorité le lient ». Mais c'est aussi l'institution universitaire qui en prend pour son grade, soupçonnée d'être le moule qui formera en série les futurs agents du spectacle :

Que l'Université soit devenue une organisation – institutionnelle – de l'ignorance, que la « haute culture » elle-même se dissolve au rythme de la production en série des professeurs, que *tous* ces professeurs soient des crétins, dont la plupart provoqueraient le chahut de n'importe quel public de lycée – l'étudiant l'ignore ; et il continue d'écouter respectueusement ses maîtres, avec la volonté consciente de perdre tout esprit critique afin de mieux communier dans l'illusion mystique d'être devenu un « étudiant », quelqu'un qui s'occupe sérieusement à apprendre un savoir *sérieux*, dans l'espoir qu'on lui confiera les vérités dernières. C'est une ménopause de l'esprit. Tout ce qui se passe aujourd'hui dans les amphithéâtres des écoles et des facultés sera condamné dans la future société révolutionnaire comme *bruit*, socialement nocif. D'ores et déjà l'étudiant fait rire<sup>12</sup>.

Là encore, ce sont les maîtres à penser d'une jeunesse décrite comme impuissante à une réflexion autonome qui sont fustigés, tout autant que des syndicats étudiants décrits comme des acteurs de conservation sociale ou que les artistes et écrivains incarnant la modernité (sont ainsi égratignés Georges Perec, Alain Robbe-Grillet, Jean-Luc Godard et Claude Lelouch, assimilés à des « produits identiques dans la nullité »). L'étudiant voit son impuissance à la révolte vraie particulièrement moquée par les auteurs de la brochure :

Incapable de passions réelles, il fait ses délices des polémiques sans passion entre les vedettes de l'Inintelligence, sur de faux problèmes dont la fonction est de masquer les vrais : Althusser – Garaudy – Darte – Barthes – Picard – Levevre (sic) – Levi Strauss – Halliday – Chatelet – Antoine. Humanisme (sic) – Existentialisme – Structuralisme – Scientisme – Nouveau Criticisme – Dialecto-naturalisme – Cybernétisme – Planétisme – Métaphilosophisme.

Dans son application, il se croit d'avant-garde parce qu'il a vu le dernier Godard, acheté le dernier livre argumentiste, participé au dernier happening de Lapassade, ce con<sup>13</sup>.

Bien évidemment, cette brochure va faire l'effet d'une bombe à l'université de Strasbourg, mais c'est la décision, annoncée lors d'une conférence de presse le 23 novembre 1966, de dissoudre l'association étudiante précédemment piratée, qui va déclencher la fureur des journaux de l'époque, faisant déclarer notamment au *Nouvel Alsacien* le 25 novembre : « Un grand coup de balai, S.V.P ! L'association des étudiants de Strasbourg livrée aux beatniks « situationnistes » ».

Les événements de Strasbourg apparaissent comme précurseurs d'une agitation estudiantine à laquelle les situationnistes vont notoirement participer, leur renommée grandissant et la diffusion de leurs idées et rhétorique se faisant jusqu'en mai 1968 de plus en plus importante. Cette science du qualificatif va prendre toute sa force lors des événements de Nanterre puis de l'occupation de la Sorbonne, où fleuriront les slogans les plus inoubliables, parmi lesquels ceux inventés par les situationnistes et les Enragés. La publication des deux ouvrages phares de l'idéologie situationniste, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* de Raoul Vaneigem et *La Société du Spectacle* de Guy Debord, en 1967, accentuera encore l'attraction des étudiants les plus réfractaires au système et les plus doués dans l'art de la provocation active pour une stylistique mettant l'accent sur l'ironie, la véhémence et le dédain pour toute forme d'autorité intellectuelle.

Comme le préconise l'ouvrage de Raoul Vaneigem publié chez Gallimard, « de ce chaos sortiront quelque jour des formules qui tireront à bout portant sur nos ennemis ». On découvrira donc sur les murs des campus des maximes telles que « Les syndicats sont des

<sup>12</sup> *De la misère en milieu étudiant*, Paris, Sulliver, 1995, p. 10.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 14

bordels, l'UNEF une putain », « Prenez vos désirs pour la réalité », « Ne travaillez jamais », « L'ennui est contre-révolutionnaire », « Le savoir n'est pas un bouillon de culture » tandis que quelques-unes des affiches les plus célèbres du mouvement témoigneront du souci de condensation linguistique des situationnistes. Elles présenteront en grandes lettres blanches sur fond noir les propositions suivantes : « Fin de l'université », « A bas la société spectaculaire-marchande », « Le pouvoir aux conseils des travailleurs ».

### III. *Provocation et détournement*

C'est dans le détournement que va s'exprimer plus clairement encore la stylistique révolutionnaire des situationnistes. Par la récupération d'images publicitaires courantes auxquelles on ajoutera différents slogans révolutionnaires, par l'anéantissement de l'idée même de propriété littéraire et artistique, le vol pur et simple de citations réinterprétées à l'aune d'un nouvel environnement, les situationnistes ont renouvelé un art à part entière, dont ils louèrent les grands initiateurs.

De ces premiers écrits jusqu'aux derniers, Guy Debord en appelle à Lautréamont/Isidore Ducasse. Celui qui aura le premier revendiqué le plagiat comme une pratique poétique fondatrice reste pour lui un modèle indépassable. Et s'il est une doctrine poétique, un discours avant-gardiste et esthétiquement révolutionnaire dont Guy Debord se sent proche, c'est celui de *Poésies*, ouvrage signé du véritable nom d'Isidore Ducasse et non de son pseudonyme, Lautréamont. C'est dans ce mince livre, sobrement intitulé, que Ducasse livre les clefs de son hallucinant absolu poétique. Il y ridiculise les grands poètes en affirmant ce qui va devenir un futur mot d'ordre surréaliste :

La poésie doit être faite par tous. Non par un. Pauvre Hugo ! Pauvre Racine ! Pauvre Coppée ! Pauvre Corneille ! Pauvre Boileau ! Pauvre Scarron ! Tics, tics, et tics<sup>14</sup>.

Les situationnistes détourneront bientôt cette même citation en l'adaptant à leur époque :

Pauvre Lukacs ! Pauvre Sartre ! Pauvre Barthes ! Pauvre Lefebvre ! Pauvre Cardan ! Tics, tics et tics. Sans le mode d'emploi de l'intelligence, on n'a que par fragments caricaturaux les idées novatrices, celles qui peuvent comprendre la totalité de notre époque dans le même mouvement qu'elles la contestent.

De Ducasse, les situationnistes reprennent aussi un axiome majeur : « toute l'eau de la mer ne suffirait pas à laver une tache de sang intellectuelle »<sup>15</sup>, l'élevant comme symbole de leur refus de toute concession. Et comme Guy Debord le signale dans *La Société du Spectacle*, le détournement possède une vérité critique - puisqu'il permettrait de réintégrer dans le langage vrai de la critique les mots captifs du pouvoir - et trouve chez Ducasse une source inestimable lorsque celui-ci écrit :

Les idées s'améliorent. Le sens des mots y participe. Le plagiat est nécessaire. Le progrès l'implique. Il serre de près la phrase d'un auteur, se sert de ses expressions, efface une idée fautive, la remplace par l'idée juste<sup>16</sup>.

<sup>14</sup> I. Ducasse, *Poésies*, Auch, Tristram, 1989, p. 46.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 40.



On retrouvera une telle phrase dans les affiches des Enragés de Nanterre comme si elle avait traversé la modernité littéraire pour atterrir sur le terrain des événements de mai 68. Le 13 février 1968, alors que le groupe des Enragés vient de se constituer après qu'un tumulte étudiantin a agité le campus de Nanterre (on demande notamment la mixité totale à la Cité Universitaire), ceux-ci éditent un placard en forme de bande dessinée dont les textes sont sans équivoque et rappellent la fascination des situationnistes pour Ducasse :

A Nanterre comme ailleurs il n'y a plus de hasard. La probabilité fait les complicités cependant que la chance noue les rencontres. C'est alors que bonheur et malheur prennent forme. (...) Les idées s'améliorent. Le sens des mots y participe. Tout ce qui est discutable est à discuter. Le bleu restera gris tant qu'il n'aura pas été réinventé. Qu'on se le dise ! A vous de jouer camarades !<sup>17</sup>

Dans cette antichambre des événements de la Sorbonne occupée, le mode d'emploi révolutionnaire et subversif du détournement vient appuyer le discours contestataire. On y reconnaît la poésie situationniste et sa volonté non pas seulement d'abattre l'autorité mais de provoquer un bouleversement des consciences, l'avènement de ces « situations construites » qui seraient selon Debord le moment et le lieu d'une désaliénation totale. Le détournement agit comme un pilier de cette poésie révolutionnaire mais aussi comme un révélateur de l'actualité des slogans oubliés ou falsifiés. Dans *La Société du Spectacle*, il donne la vérité théorique du détournement :

Le détournement ramène à la subversion les conclusions critiques passées qui ont été figées en vérités respectables, c'est-à-dire transformées en mensonges<sup>18</sup>.

Comme l'indique Laurent Jenny, « l'intertextualité comme détournement culturel » vient subvertir la forme :

Son rôle est de ré-énoncer de façon décisive des discours dont le poids est devenu tyrannique. [...] Redire pour cerner, clore dans un autre discours, plus puissant donc. Parler pour oblitérer. [...] L'oubli, la neutralisation d'un discours étant impossibles, autant en trafiquer les pôles idéologiques. Ou le réifier, le faire objet de métalangage. Alors s'ouvre le champ d'une parole neuve, née des fissures du vieux discours, solidaire d'eux. Malgré qu'ils en aient, ces vieux discours injectent toute leur force de stéréotype à la parole qui les contredit, ils la dynamisent. L'intertextualité leur fait ainsi financer leur propre subversion<sup>19</sup>.

Le détournement renverse la perception que nous pouvons avoir d'une page d'écriture. Il met en perspective un texte dans lequel il vient faire son apparition afin d'en faire « dériver » le sens, créant une digression tout autant qu'un espace à part, fragment insulaire mais « connecté » à un ensemble discursif. Un texte fondateur, « Mode d'emploi du détournement », écrit par Gil Wolman et Debord évoque la nécessité de lier l'idée originelle du détournement et les principes de dévalorisation du texte inaugurés par Dada.

[...] tandis que le collage dadaïste se limitait à une dévalorisation, le détournement se fonde sur une dialectique de dévalorisation et revalorisation, en niant « la valeur de l'organisation antérieure de l'expression » [...]. Les éléments y prennent un nouveau sens<sup>20</sup>.

Le détournement deviendra l'arme idéale pour des lettristes soucieux de faire vaciller l'idée d'une immuabilité de l'œuvre littéraire et la question de la propriété intellectuelle :

<sup>17</sup> On retrouve cette affiche et d'autres d'inspiration situationniste dans le livre *Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations*, Paris, Gallimard, 1968, p. 31.

<sup>18</sup> G. Debord, *La Société du Spectacle*, op. cit., p. 197.

<sup>19</sup> L. Jenny, « La stratégie de la forme », *Poétique*, n° 27, 1976, p. 279.

<sup>20</sup> A. Jappe, *Guy Debord*, op. cit., p. 94.

Il va de soi que l'on peut non seulement corriger une œuvre ou intégrer divers fragments d'œuvres périmées dans une nouvelle, mais encore changer le sens de ces fragments et truquer de toutes les manières que l'on jugera bonnes ce que les imbéciles s'obstinent à nommer des citations<sup>21</sup>.

Ces quelques règles préliminaires réfutent l'idée généralement admise que le détournement ne resterait qu'un acte de pillage enfantin, une technique ironique ou la simple remise en cause de l'intégrité d'un texte. Ce que recherchent Guy Debord et Gil J. Wolman, c'est la reconstruction d'une nouvelle entité, la cohérence d'un nouvel ensemble et cette ambivalence : que le fragment puisse être à la fois reconnu et qu'il ne puisse être séparé de la nouvelle totalité textuelle dans laquelle il a été admis.

Ce qu'il est intéressant de noter ici c'est la volonté de recréation d'une somme constituant une manière de prolongement des anciennes idées, rénovées par la pratique situationniste. Mais le détournement est surtout une subversion, comme l'indique Laurent Jenny :

L'intertextualité n'est plus emprunt poli, ni citation de la Grande Bibliothèque, elle devient stratégie de brouillage, et au-delà du livre s'étend à tout le discours social. Il s'agit de bricoler en hâte des « techniques » de mises en pièces pour répondre à l'omniprésence des émetteurs qui nous nourrissent de leur discours mort (mass media, publicité, etc.). Il faut faire délirer les codes – non plus les sujets – et quelque chose se déchirera, se libérera : mots sous les mots, obsessions personnelles. Une autre parole naît qui échappe au totalitarisme des media mais garde leur pouvoir, et se retourne contre ses anciens maîtres.

Plus tard, Raoul Vaneigem verra dans le détournement l'outil absolu d'une révolution généralisée de tous les secteurs de la vie humaine. Dans le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, il définit ainsi les pouvoirs infinis de cette technique :

Au sens large du terme, le détournement est une remise en jeu globale. C'est le geste par lequel l'unité ludique s'empare des êtres et des choses figées dans un ordre de parcelles hiérarchiques. (...)

Il est désormais évident que :

- partout où s'étend le marais de la décomposition, le détournement prolifère spontanément. L'ère des valeurs consommables renforce singulièrement la possibilité d'organiser de nouveaux ensembles signifiants ;

- le secteur culturel n'est plus un secteur privilégié. L'art du détournement s'étend à tous les refus attestés de la vie quotidienne ;

- la dictature du parcellaire fait du détournement la seule technique au service de la totalité. Le détournement est le geste révolutionnaire le plus cohérent, le plus populaire et le mieux adapté à la pratique insurrectionnelle. Par une sorte de mouvement naturel – la passion du jeu – il entraîne vers l'extrême radicalisation<sup>22</sup>.

D'un usage strictement littéraire et d'une inspiration poétique malicieuse, le détournement passe au statut d'arme révolutionnaire capable de changer la vie quotidienne par son pouvoir de subversion ontologique. Raoul Vaneigem insiste sur le dépassement d'un simple usage artistique et littéraire de cette technique, montrant combien la philosophie du détournement, constituée sur l'inversion de toutes les valeurs, le renversement de toutes les hiérarchies, provoque la remise en cause de toute réalité existante, permet l'accès à de nouvelles configurations non seulement du langage et de l'art, mais de l'espace et de la production.

<sup>21</sup> G. Debord, Gil J. Wolman., « Mode d'emploi du détournement », *Les Lèvres Nues*, n° 7, p. 3.

<sup>22</sup> R. Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Actuel », 1992, pp. 342-343.

Dans un article du numéro 11 d'*Internationale Situationniste* intitulé « Les situationnistes et les nouvelles formes d'action contre la politique et l'art », René Viénet poursuit ces réflexions sur le détournement :

Il s'agit pour nous de relier la critique théorique de la société moderne à la critique en actes de cette même société. Sur-le-champ, en détournant les propositions mêmes du spectacle, nous donnerons les raisons des révoltes du jour et du lendemain.

Je propose que nous nous attachions :

1. à l'expérimentation du détournement de photos-romans, des photographies dites pornographiques, et que nous infligions sans ambage leur vérité en rétablissant de vrais dialogues. Cette opération fera crever à la surface les bulles subversives qui spontanément, mais plus ou moins consciemment, se forment pour se dissoudre aussitôt chez ceux qui les regardent. Dans le même esprit, il est également possible de détourner, au moyen de phylactères, toutes les affiches publicitaires ; en particulier celles des couloirs du métro, qui constituent de remarquables séquences<sup>23</sup>.

L'article est par ailleurs illustré d'un extrait du tract *Le retour de la colonne Durutti* ainsi que d'autres « comics situationnistes ». En mai 68, il est aussi question de détourner. Les fresques de la Sorbonne seront ainsi agrémentées de « bulles » comme dans les bandes dessinées que les situationnistes se plaisent à détourner. René Viénet fera ainsi dire à l'un des personnages d'un tableau :

Camarades ! L'humanité ne sera heureuse que le jour où le dernier bureaucrate aura été pendu avec les tripes du dernier capitaliste.

Le jeune homme a détourné pour l'occasion une célèbre formule du curé Meslier, cité par Voltaire :

L'humanité ne sera heureuse que le jour où le dernier des tyrans aura été pendu avec les tripes du dernier des prêtres.

### ***Conclusion : une descendance protéiforme***

Le détournement, le goût de l'injure et de l'attaque *ad hominem*, une poésie altière forment les pôles majeurs de la provocation situationniste. Cette rhétorique a connu son plus grand effet lors des événements précédents ou accompagnant ceux de mai 68 et c'est ainsi que les situationnistes sont restés dans l'Histoire, quoique parfois trop facilement adjoints ou assimilés aux autres groupes ayant agité la Sorbonne et les rues du Quartier Latin. Cependant, la spécificité artistique et littéraire des situationnistes en fait une avant-garde à part, dont l'influence est remarquée – parfois à tort – dans bien des réalisations culturelles contemporaines. Comme l'a admirablement montré Greil Marcus dans son ouvrage *Lipstick Traces. Une histoire secrète du XXème siècle*, l'influence des situationnistes se fera sentir dans une autre des plus belles provocations esthétiques de la fin du siècle, le mouvement punk, dont certains animateurs furent d'assidus lecteurs des thèses sur la société du spectacle et le détournement. Aujourd'hui, cette influence est aussi sensible dans certains mouvements altermondialistes qui privilégient la critique de la société de consommation et de la publicité. Le groupe canadien Adbusters, le groupe « Casseurs de pub » en France, dans un esprit tout aussi caustique, privilégient aussi le détournement des logos et du discours des grandes firmes

---

<sup>23</sup> René Viénet, « Les situationnistes et les nouvelles formes d'action contre la politique et l'art », *Internationale Situationniste*, n°11, p. 32.

pour prôner l'écologie militante et la réduction des inégalités. Plus récemment, c'est un collectif d'intellectuels appelé groupe Marcuse qui a détourné le titre du fameux opuscule strasbourgeois pour publier un ouvrage consacré aux méfaits de la publicité, intitulé *De la misère humaine en milieu publicitaire*.

La provocation situationniste, qui préconisait qu'on la citât sans même indiquer l'origine du prélèvement, a sans doute inspiré une esthétique entière, encore à l'ordre du jour, mais soucieuse de la préservation d'une radicalité du classicisme, préférée à un classicisme de la radicalité.

Matthieu Remy  
Université de Lorraine